

## chapître de 'The Iron Cow of Zen' Albert Low

-----

"Souffrir...Consentir" c'est le titre du dernier chapitre de ce livre remarquable de M.Albert Low, The Iron Cow of Zen. A l'intention des membres francophones, le Zen Gong a décidé de publier une traduction de ce chapitre qui, bien qu'il serve de conclusion au livre, traite d'un thème essentiel qui le parcourt en filigrane du début à la fin. En introduction d'ailleurs, M.Low écrit : "S'il ne tenait pas compte de la souffrance, ce livre manquerait de coeur". Cette traduction sera présentée en plusieurs tranches au cours des prochains numéros du Zen Gong. Voici la première.

---

Un moine demanda à Tozan : "Comment pouvons-nous éviter la chaleur et le froid lorsqu'ils nous accablent?" Tozan répondit : "Pourquoi n'allez-vous pas là où il ne fait ni chaud ni froid?" Le moine répliqua : "Où est l'endroit où il ne fait ni chaud ni froid?" Tozan dit : "Lorsqu'il fait froid, laissez le froid vous tuer; lorsqu'il fait chaud, laissez la chaleur vous tuer." (1) (Il y a une autre réplique, moins extrême, où Tozan dit : "Lorsqu'il fait froid, grelottez, lorsqu'il fait chaud, suez!")  
Où est l'endroit où il n'y a ni douleur ni chagrin? Un poète moderne a dit, dans la même veine que Tozan :

Point d'espoir hormis d'élire  
L'un ou l'autre des bûchers  
Afin d'être du feu par le feu racheté. (2)

Que la souffrance soit le fondement de la vie est la première vérité du Bouddhisme. Le premier sermon du Bouddha après son éveil portait sur la souffrance. La vie, disait-il, est fondée sur la souffrance. Tout est souffrance. Et il poursuivait en disant que la cause de cette souffrance est le désir d'être né. On pourrait dire que ce désir d'être né est le désir d'être "quelqu'un", quelqu'un d'unique et de spécial. Le mot utilisé par le Bouddha n'était pas souffrance, mais dukkha, mot habituellement traduit par souffrance ou douleur.

Dukkha pourrait aussi se traduire par dualité. La dualité n'est pas douloureuse en elle-même, mais elle le devient parce qu'on la voit toujours en opposition, pour ainsi dire, avec l'unité à l'arrière-plan. C'est cette soif d'unité et d'intégrité au-delà de la séparation de la vie qui cause la douleur, une soif qui se durcit dans un désir d'impossible unité conçue comme une identité.

Dans le Christianisme aussi la souffrance est reconnue comme un ingrédient, non seulement fondamental, mais aussi essentiel de la vie. Le symbole central du Christianisme est celui d'un homme souffrant sur la croix, la croix de la dualité : un mais cependant deux. Dans cette crucifixion il n'y a pas seulement souffrance et dissonance; il y a aussi harmonie et beauté surgissant de l'éternelle résurrection de

l'Un. S'il n'y avait que l'Un, il n'y aurait pas de souffrance, mais où serait la vie? S'il n'y avait que le deux, il y aurait peut-être de la vie, mais où serait le sens?

Dans notre désir même d'être Un, nous nions l'Un. Inhérent à ce désir se trouve l'effort d'être ce qu'on appelle "bon". Tout le monde s'efforce d'être bon, même les criminels les plus endurcis. Un criminel notoire a déjà dit : "Lorsqu'ils sont entre eux, les prisonniers sont humains."<sup>(3)</sup> Nous nous efforçons d'être bons, non parce que l'Un est bon, mais parce que c'est bon d'être un. Notre fardeau le plus lourd, notre souffrance d'être humain, souffrance que nous nommons culpabilité, naît de cette situation. C'est de ce déni de l'Un par notre effort d'être bon que naît la culpabilité. Dans notre effort d'être bon, nous détruisons le bien.

A la fin d'une période de retraite, le maître zen Nansen demanda à l'un de ses disciples, gouverneur d'une province chinoise, : "Comment allez-vous gouverner le peuple à votre retour?" "Avec sagesse et compassion", répondit le gouverneur. "Alors tout le monde souffrira", dit le maître.

Si vous saviez comment souffrir

Vous auriez le pouvoir de ne pas souffrir (4)

Ces mots mystérieux de l'Hymne de Jésus font écho au koan. Comment dois-je supporter la chaleur et le froid, la douleur et le chagrin? Dans la douleur, gémissiez; dans le chagrin, pleurez! Jusqu'où dois-je gémir, jusqu'où dois-je pleurer? Si vous saviez comment pleurer, vous ne pleureriez pas. Est-ce qu'il n'y a pas déjà suffisamment de souffrance pour que je doive, de plus, apprendre à souffrir?

Est-ce que ce n'est pas trop, vraiment trop?

Certains se révoltent devant trop de souffrance, ils crient à la face d'un Dieu injuste ou aveugle, ou à la face du destin insouciant qui nous entraîne tous sur ce chemin cahotant de la douleur qu'on appelle la vie. Mais y a-t-il vraiment trop de souffrance, ou trop de souffrance inutile? Peut-il jamais y avoir une souffrance "utile"? Pour la majorité des Occidentaux, cette idée même apparaît absurde et masochiste. Quand la douleur ou la peine se manifeste, on doit faire quelque chose pour s'en débarrasser : prendre des analgésiques, des calmants, fumer un joint, se saouler, faire l'amour, écrire à son député, manifester, allumer le téléviseur, faire n'importe quoi, mais surtout ne pas souffrir intentionnellement. Après tout, la souffrance n'est-elle pas l'ultime intrusion, l'étrangère s'insinuant dans notre tranquillité qui devrait être dénué de tout inconfort? La souffrance doit être évitée, oui vraiment, elle peut et elle doit être évitée. Mais que fait-on lorsque c'est précisément la télévision, le sexe, l'alcool ou les pilules qui causent la souffrance? Que fait-on quand on réalise que tout est souffrance?

Le Bouddha a dit que tout était souffrance, mais quelquefois il est difficile de croire qu'il parlait de cette peine-ci, à ce moment-ci. Elle semble si contingente, si aisément évitable, si seulement...Ce sentiment de solitude, de peur, de confusion ou d'humiliation, cette tristesse, cette frustration, ce sentiment d'injustice - cela aussi est inclus dans le Tout? Et pourtant, y a-t-il une seule personne qui en ait été dispensé? On raconte qu'une femme se présenta devant le Bouddha en tenant son enfant mort dans ses bras. Il avait été mordu par un serpent. Une folle mésaventure, une erreur - l'enfant voulait simplement jouer. Tous les enfants n'adorent-ils pas jouer, surtout avec des compagnons aussi brillants, rapides et colorés? Comment résister à cet ami tout de vert et de gris argenté? L'enfant l'approcha en gazouillant et en pointant un minuscule

petit doigt. Il est mort maintenant, son corps se refroidit et se fige alors qu'il y a seulement un moment...Une fatalité, un accident de la vie. "Aidez-moi, implore la femme." "Je vous aiderai, répond le Bouddha, mais vous devez d'abord trouver une graine de moutarde et me la rapporter, et cette graine doit provenir d'une maisonnée qui n'a jamais connu la souffrance." La femme eut beau chercher, elle n'en trouva pas. Revenue devant le Bouddha, elle lui demanda où elle pourrait trouver une telle maisonnée.

Ma soeur, dit le maître, vous avez découvert, en cherchant ce que personne ne trouve, ce baume amer que j'avais à vous donner.

Hier, votre enfant chéri gisait mort sur votre poitrine; aujourd'hui, vous savez que le monde entier pleure votre douleur.(5)

Qu'est-ce que cette femme a découvert? Que la souffrance est bonne pour quelqu'un? Ce ne serait que du sel sur une blessure ouverte. Que la souffrance est partout? Oui, bien sûr. Mais si ce n'était que cela, ce serait de peu de réconfort. Mais peut-être a-t-elle découvert que si le Bouddha lui ôtait sa souffrance, il lui ôterait en même temps son humanité? "Vous pouvez vous tenir à l'écart de la souffrance de ce monde, écrit Kafka. Vous êtes libre de le faire et cela est en accord avec votre nature. Mais peut-être que cet acte même est la seule souffrance que vous devriez éviter." (6)

"Si vous saviez comment souffrir." Y a-t-il plus d'une façon de souffrir? La roue des naissances et morts tourne et produit peines et douleurs en série. Peut-il y avoir une souffrance qui mette un terme à la souffrance?

Voyant ce que je souffrais

Vous n'avez vu que ma souffrance (7)

On pourrait dire que la souffrance forme les rayons de cette roue des naissances et morts, rayons qui divergent à partir du "je", moyeu de la roue, centre unique qui est décentré. Le "je" ne réussit jamais tout à fait, et de cette incapacité de "réussir tout à fait", naissent six façons de faire face à cette vérité. La roue en tournant génère six façons de souffrir. La roue tourne toujours; quelquefois, c'est ce rayon-ci qui est en haut, d'autres fois, c'est celui-là. Quelquefois nous souffrons comme ceci, d'autres fois, comme cela...et quelquefois nous choisissons le feu afin d'être par le feu racheté.

Premier rayon - La souffrance de l'âne

Si vous connaissez les ânes, vous savez combien ils sont têtus, muets, patients et héroïques. C'est à dos d'âne que le Christ a parcouru le chemin vers sa mort et sa renaissance. La souffrance de l'âne, c'est ce qui fait l'ordinaire de la vie; elle y est présente comme une fissure à la base d'une colonne oscillant au vent. Une totale insécurité :

Willy était un commis voyageur. Un commis voyageur, c'est un type qui ne se fixe pas dans la vie. C'est pas un type qui serre des écrous, ou qui rend la justice, ou qui prépare des cachets d'aspirine...C'est un type tout seul...un type libre...qui fait sa vie avec des sourires et des chaussures bien cirées...Oui. Et le jour où on ne lui rend plus

son sourire, c'est la fin du monde. Ce jour-là, il n'a plus qu'à perdre la boule...ce jour-là, il est fichu. (8)

Quelquefois l'insécurité fait irruption au centre de la scène :

Je me suis éveillé en pleine anxiété; elle enveloppe tous mes gestes comme un brouillard et mes journées sont assourdies par l'angoisse. Quelque part dans ma tête, les fils de la peur et du désir s'entrecroisent et, tout au long de la journée, une sonnerie d'alarme naturelle retentit stridente dans la confusion. (9)

Un flux et un reflux de l'ordinaire à la terreur assourdie et encore à l'ordinaire; de l'aridité sans répit le long d'une route sans fin, crevassée et déchirée par des chardons et des herbes sèches, à la fureur torride de la colère.

Un rescapé d'Auschwitz a écrit que la peine et la douleur se cachent l'une derrière l'autre dans notre esprit selon une sorte de loi de la perspective. D'ordinaire les êtres humains ne peuvent jamais être satisfaits, non pas à cause d'une quelconque impuissance à connaître le bonheur absolu, mais plutôt à cause d'une compréhension incomplète de la nature complexe du malheur. Cela nous conduit à donner à la souffrance le nom de sa cause principale, alors que la souffrance est un ensemble de causes qui se présentent en fonction de leur urgence. "Et lorsque la cause de la difficulté la plus immédiate cesse d'agir, nous sommes cruellement étonnés de constater qu'il y en a une autre juste derrière, et qu'en réalité, il y a toute une série d'autres causes." (10)

Avec la souffrance de l'âne, ce n'est pas seulement qu'il y a la douleur, mais c'est que cette douleur est la MIENNE : JE souffre. Ce n'est pas simplement que la nature même de la vie, avec ses dilemmes et ses ambiguïtés fondamentales, est souffrance, mais c'est plutôt MA santé, MON travail, MES ennemis qui sont la cause de cette souffrance.

"Je souffre et c'est votre faute" : une formule simple pour une bombe atomique. Deuxième rayon - L'horreur de la situation

Cette femme qui réclamait de l'aide auprès du Bouddha était endormie dans sa propre souffrance, dans le sommeil de "Je souffre". Mais en essayant de trouver une graine de moutarde provenant d'un foyer qui n'aurait pas connu la souffrance, elle s'est éveillée à un rêve plus vaste, le rêve de "la souffrance existe". Ce rêve, pour certains, peut devenir un horrible cauchemar. Nous pouvons peut-être réussir à amortir notre souffrance en blâmant les autres, mais qui allons nous blâmer si ceux-là même que nous détestons ou blâmons souffrent aussi?

Je suis l'ennemi que tu as tué, mon ami.

Je te connaissais dans cette noirceur : à travers moi, hier

Ton visage s'est assombri en plongeant ton poignard et en tuant

J'ai paré le coup : mais mes mains étaient lasses et froides

Dormons maintenant...(11)

Quelquefois dans un moment de chagrin, d'angoisse ou d'anxiété, j'émerge brièvement de mon immersion dans la souffrance et je vois que la douleur est partout. Le monde alors vacille comme le décor d'un film de série Z :

Je vois, je sens

L'immensité de l'agonie de la terre

La futilité de ses joies, la parodie

Du meilleur, et l'angoisse du pire. (12)

La souffrance de l'âne vient de l'expérience de soi comme un îlot de souffrance dans un monde dur et impitoyable. Mais ici, c'est ce monde même qui est inondé de souffrance, et ses dures arêtes s'estompent dans le suintement de la blessure universelle.

P.D. Ouspensky raconte avoir vu dans une ville de Russie deux énormes camions chargés de béquilles neuves et non peintes. Il écrit que dans ces immenses piles de béquilles destinées à des jambes encore intactes, il voyait une moquerie particulièrement cynique des choses avec lesquelles les gens s'abusent eux-mêmes. Mais en disant cela, il était lui-même captif de sa propre douleur. Le "monde cynique" et les "gens abusés" sont ceux-là même qui auront à soutenir leurs corps mutilés et souffrants à l'aide de béquilles neuves et non peintes. Quand on entrevoit cette vérité, ne serait-ce qu'un instant, la face cynique devient alors un masque de bravoure qui cache une face souffrante, et les guerres deviennent des guerres pour mettre fin aux guerres.

Touchés par cette vérité, nous éprouvons un désir ardent de faire quelque chose, de trouver de la force, aussi minime soit-elle, afin de soutenir ce monde souffrant. Et c'est alors seulement que le rêve devient cauchemar et que nous touchons réellement le fond du désespoir car, quelque soit notre effort, nous ne pouvons faire l'expérience que de notre impuissance.

Troisième rayon - La souffrance sur la Voie

Nous ne pouvons fuir la souffrance; lorsque nous constatons ce fait, le troisième rayon se retrouve au sommet de la roue. La souffrance n'est pas quelque chose qui existe seulement là-bas, ce n'est pas une erreur. Ce n'est pas une nouvelle auto, un nouvel emploi, un rendez-vous chez la coiffeuse ou une longue fin de semaine loin de tout ça qui consolideront nos défenses érodées par l'acide de la vie. Il se peut que la forme prise par la souffrance soit accidentelle, dépendant d'un flot d'événements hors de notre contrôle. Les accidents arrivent. Il peut se produire qu'un ami malveillant nous impose sa propre douleur sous la forme d'une trahison. Les gens sont quelquefois cruels. Il peut se produire qu'un virus égaré décide de s'établir à demeure chez-nous et se nourrisse à même notre foie ou notre rate. La maladie arrive. Quoiqu'il en soit, si la forme est contingente, et il existe de nombreuses formes, le fait ne l'est pas. Lorsque cette vérité s'éveille en nous, lorsque nous voyons la souffrance comme notre héritage et celui des autres, lorsque nous faisons l'expérience de notre impuissance et que nous découvrons que nous sommes perdus et que la route a disparu, alors surgit une nouvelle souffrance - la souffrance de la Voie.

Sur le chemin du milieu de la vie

Je me trouvais dans une forêt sombre :

Le droit chemin se perdait, égaré.

Ah! qu'il est dur de dire quelle était

Cette forêt sauvage, âpre et infranchissable,

Dont le seul souvenir réveille la terreur!

Si amère, la mort l'est à peine un peu plus!  
Mais, pour faire sentir le bien que j'y trouvais... (13)

"Sur le chemin du milieu de la vie..." A mi-chemin, non dans le temps ou la distance, mais dans l'expérience. Quelques-uns n'atteignent jamais ce chemin du milieu de la vie; d'autres ont à peine quitté l'enfance qu'ils se retrouvent déjà à mi-chemin, et perdus. Ce n'est que lorsque le "droit chemin se perd, égaré", lorsque l'espoir nous a vraiment abandonnés que nous pouvons dire alors que nous sommes entrés dans la Voie. Lorsque l'obscurité descend, les petites lueurs de la vie ne font que rendre les ténèbres encore plus obscures, et nous ne pouvons trouver aucun repos, aucun abri contre la tempête.

Va - ne sachant où.

Apporte - ne sachant quoi.

Le chemin est long, la voie inconnue.(14)

Cette lutte avec le plus grand des paradoxes, la plus mauvaise de toutes les plaisanteries cosmiques, est l'entrée de la Voie. On dit que là où il y a de la vie il y a de l'espoir, et pourtant, nous devons abandonner l'espoir si nous voulons trouver la Vie. Le Christ nous a appelé à lui et il nous a promis le repos; mais pour aller à lui nous devons porter le fardeau de notre croix. Le chemin a toujours été décrit comme étant escarpé, long et épuisant. La mort et la renaissance sont la voie, et cette mort est une lutte acharnée et solitaire dans l'obscurité. Souvent, par désespoir, nous faisons marche arrière et nous nous dérobon à la leçon de la graine de moutarde. Dans ces moments-là, nous faisons ressurgir des sombres recoins de notre esprit la formule meurtrière "JE souffre, c'est votre faute". Et après, nous battons notre coulpe et nous nous punissons encore et encore, gerbilles désespérées courant dans un manège sans fin de blâme, de honte et de regret, jusqu'à ce que, épuisés, nous acceptions à nouveau de nous enfoncer dans l'obscurité de la forêt sauvage, âpre et infranchissable de l'esprit, attirés à nouveau par la voix de la vérité.

Mes pieds couverts de boue

Brûlaient écorchés par les ronces.

Mais j'avais l'espoir de te voir, cela ne m'importait guère.

Et ma terreur maintenant semble très loin...

Quand le son de ta flûte m'a rejoint

J'ai été forcé de quitter ma maison, mes amis

Et entraîné dans l'obscurité à ta rencontre. (15)

La Voie a un prix que peu d'entre nous reconnaissent au départ, enchantés sommes-nous par ces quelques premiers sons de la flûte, par cette saveur exquise du miel après le goût de la bile amère. Nous entrons dans la Voie en pleine obscurité, nous franchissons l'entrée et nous recevons des présents, des réconforts, de ces "moments dans le jardin des roses", ainsi que T.S. Eliot le dirait. Notre soulagement est si grand que nous pouvons nous laisser ensorceler et tromper par l'illusion que ces quelques gouttes sont tout l'océan. Mais suivre la Voie, c'est payer le prix. La voie mène à :

Une simplicité complète

Ne coûtant rien de moins que tout. (16)

Chacun de nous est affecté par cette blessure fatale et à cause d'elle, chacun tente de s'esquiver, de se glisser et de se faufiler à travers la vie. Ce n'est pas parce que nous sommes mauvais, mais c'est parce que nous souffrons terriblement que nous faisons autant de bêtises. Chacun de nous a érigé ses barrières, construit ses tourelles, ses tranchées et ses digues et jalonné son territoire. Mais nous devons payer maintenant et le prix ce sont nos défenses. Chacun de nous sait et a toujours su toute la vérité, mais à travers les lentilles déformées du "je souffre", cette vérité est apparue comme un mauvais rêve. Chacun sait qu'il ou elle n'est pas quelque chose, n'a jamais existé et n'existera jamais, qu'il ou elle n'est jamais né. Mais cette vérité, au lieu d'être perçue comme notre héritage nous donnant une complète liberté et nous assurant la non-mort et la non-douleur, nous est renvoyée déformée, et nous nous voyons comme des nullités, des non-personnes, encore moins qu'insignifiantes, et nous nous protégeons avec des sacs de sable bourrés de prétention, d'arrogance, de confiance et de satisfaction de soi. Ces sacs de sable sont notre paiement initial.

De là vient que s'il se présente quelque chose de solide et de parfait, s'il s'agit par exemple de l'anéantissement de toute douceur au service de Dieu, de sécheresse, de dégoût, d'amertume, en un mot, de croix spirituelle toute pure, de nudité et de pauvreté d'esprit à la suite du Christ, on s'en éloigne avec horreur....Ceux qui se comportent ainsi se montrent, au spirituel, les ennemis de la croix du Christ...Se chercher soi-même en Dieu est directement contraire à l'amour. Se chercher soi-même en Dieu, c'est rechercher les satisfactions et les consolations en Dieu. Chercher Dieu pour lui-même, c'est non seulement consentir à se voir privé des satisfactions temporelles et spirituelles, c'est encore se porter à choisir pour l'amour du Christ ce qui y a de plus amer, soit dans les choses de

Dieu, soit dans les choses du Monde. Voilà ce qui est aimer Dieu. (17)

Et ce qu'il y a de plus amer, c'est l'expérience de notre propre nudité.

L'ennemi de la Voie c'est la satisfaction de soi, le refus de continuer à payer le prix. Le péché, comme un maître l'a déjà dit, existe seulement pour ceux qui se sont engagés sur la Voie, et alors le péché est ce qui nous arrête, ce qui nous porte à nous endormir. Le péché est ce qui porte quelqu'un à s'endormir alors qu'il était décidé à s'éveiller. Et qu'est-ce qui porte quelqu'un à s'endormir? Tout ce qui n'est pas nécessaire, tout ce qui n'est pas indispensable. L'indispensable est toujours permis... Le travail consiste à se soumettre volontairement à une souffrance temporaire de façon à se libérer de la souffrance éternelle. (18)

La satisfaction de soi, quelle que soit l'étape que nous ayons franchie sur la Voie, assèche les racines de la vitalité. On raconte l'histoire de ce moine qui était tellement satisfait de son progrès spirituel qu'il se rendit auprès d'un ancien pour se vanter de ses réalisations qui lui permettaient de se reposer et d'être à l'abri des tentations. L'ancien lui dit : " Va et prie le Seigneur pour qu'il éveille un conflit en toi, car l'âme ne grandit que dans la lutte". A la suite de cette rencontre, le moine pria seulement pour avoir la force suffisante de continuer la lutte.

Quatrième rayon - La rencontre d'un maître

Qui est notre maître? Un vieil adage dit : "Lorsque l'élève est prêt, le maître apparaît".

Nombreux sont ceux qui s'assoient et attendent anxieusement l'arrivée de ce vieux gentilhomme ou de cette charmante vieille dame qui asséchera leurs larmes et apaisera

les douleurs de leur vie. Mais ne sommes-nous pas toujours prêts, tous tant que nous sommes? Notre maître n'est-il pas toujours là, à nos côtés? Quand le karma est mûr, le paiement du prix est exigé. Et celui qui exige le paiement est notre maître, et il n'est pas toujours gentil.

Certaines personnes peuvent, avec du temps et de la patience, nous installer des pièces pour méditer, pour danser, ou pour prier, selon leur tradition. Ils peuvent nous encourager un peu, irradier un peu de lumière, nous apporter un peu de sagesse. Et à cause de notre besoin maladif de "quelque chose", notre soif de l'aide ultime, nous nous éprenons de ces guides. Il y en a beaucoup en effet qui cherchent à vivre une histoire d'amour avec un système ou une tradition et à épouser leur maître dans des liens strictement monogames. Quelquefois le maître lui aussi se laisse entraîner par l'illusion et danse aux sons de ses étudiants, jouant la Divinité pour leur dévotion. L'autre maître, celui qui se tient toujours à nos côtés, est oublié dans cette charade, écarté même; il prend à nos yeux l'aspect d'un commis de banque irritable ou d'une dactylo grincheuse. Ce sont pourtant eux nos vrais maîtres : ils tendent la main et exigent de nous le prix de notre manque de sensibilité, de notre dogmatisme, de notre ambition. C'est à travers l'humiliation, à travers les bousculades et les heurts du monde et de la vie, que la vraie leçon de la vie s'apprend.

On raconte l'histoire de ce religieux d'autrefois qui offrait des cadeaux à quiconque parlait de lui dans son dos. Si la personne vivait trop loin de chez-lui pour qu'il puisse lui rendre visite, il lui faisait parvenir ses présents par un messenger.(19) Il y a aussi l'histoire de cet autre dont le maître, un philosophe grec, exigeait de lui qu'il paie toutes les personnes qui l'insultaient. Il a dû faire cela durant trois ans jusqu'à ce que, à la fin de cette période, son maître l'envoie à Athènes pour qu'il apprenne la sagesse. Parvenu aux portes de la ville, le disciple rencontra un homme qui insultait tous ceux qui entraient ou sortaient de la ville. Quand vint son tour d'être insulté, le disciple éclata de rire. L'homme lui demanda pourquoi il riait. Le disciple lui répondit que durant trois ans il avait dû payer pour ce genre de choses et que maintenant elles lui étaient données gratuitement. Un Père abbé qui avait l'habitude de raconter cette histoire dans son monastère ajoutait : "Ceci est la porte de Dieu par laquelle nos pères, se réjouissant dans l'adversité, entrent dans la cité du ciel." (20)

La vie elle-même est notre seul véritable maître; la vie avec toutes ses frustrations, confusions, contradictions et humiliations - par-dessus tout, les humiliations, cette fournaise de l'âme qui brûle et dissout les impuretés de l'ego, révélant l'or du Soi. Dès l'instant où je parviens à ne plus bouger dans mon état humilié, je découvre avec surprise que c'est là "l'asile du repos", l'unique port de salut, le seul point du monde où réside ma parfaite sécurité. (21)

Lors d'une rencontre avec ses élèves américains, Gurdjieff a déclaré qu'il y avait en Amérique une maxime à propos de la "poursuite du bonheur" qui démontre que les gens là-bas ne comprennent pas la vie. Le bonheur, disait-il, n'est rien; ce n'est simplement que l'autre côté du malheur. Mais la souffrance aussi est importante parce qu'elle est une partie essentielle de la vie. Sans elle, nous ne pouvons pas nous développer. Mais, ajoutait-il, quand les gens ordinaires souffrent, ils ne pensent qu'à eux-mêmes et ils se prennent en pitié, refusant de souffrir. C'est de l'apitoiement. Par contre, si quelqu'un est une personne véritable, c'est différent. Une personne véritable ressentira une réelle souffrance et ne tentera pas d'y échapper; c'est cela qui est

approprié. "Tu dois souffrir pour apprendre la vérité sur toi-même; tu dois apprendre à ne pas refuser le malheur. Lorsque le malheur se présente, l'homme doit l'accepter volontairement et il doit l'accepter de tout son être. Il doit espérer que cette souffrance sensibilisera plus profondément sa conscience, l'aidera à comprendre."(22) Le travail consiste à se soumettre volontairement à la souffrance temporaire de façon à se libérer de la souffrance éternelle. C'est de cette manière que toute la vie est un maître et que la mort est le plus grand des maîtres.

L'abbesse Syncretica disait : Le labeur et la lutte acharnée attendent l'impie qui se convertit à Dieu; mais après, vient une joie inexprimable. Un homme qui veut allumer un feu est d'abord affligé par la fumée, et la fumée lui arrache des larmes. Mais finalement, il obtient le feu qu'il désire. C'est pourquoi aussi il est écrit : notre Dieu est un feu consummant. D'où, il nous faut allumer le feu divin en nous avec le labeur et les larmes. (23)

A la fin, notre coeur s'est adouci un peu, après que nous ayons payé le prix une fois, deux fois, dix fois, une centaine et même un millier de fois. Le feu nous a rendu malléable et nous sommes alors vraiment en mesure de donner "le denier de la veuve", parce qu'enfin notre coeur est résigné, résigné dans la paix et non dans la défaite.

Résigné en mon coeur

Ouvert aux intempéries

Le vent souffle à travers moi. (24)

Cinquième rayon - La rencontre avec nous-mêmes

Lorsque nous avons brisé "l'envoûtement du passé et du futur", lorsque nous avons fait face à l'horreur de la situation, quitté la sécurité de nos barricades et payé une petite partie de notre énorme dette, nous découvrons que nous ne sommes pas encore dans la lumière. Nous nous engouffrons dans une nouvelle sorte d'obscurité, l'obscurité de nous-mêmes, et nous sommes tourmentés par une nouvelle sorte de souffrance - la souffrance de la peur. La voie n'est pas la voie de la foule, mais la voie du solitaire. Chaque pas est un pas qui éloigne de la foule et chaque aperçu est un aperçu dans cette foule que nous avons appelé le moi, notre précieuse personnalité supportée par les autres, par les autres qui nous soutiennent, personnalité faite de rapiécages précaires qui est propriété commune et non pas gloire privée. Et lorsque nous faisons la rencontre de cette vacuité, de ce rien, nous sommes remplis de terreur. Le Bouddha lui-même a connu cette peur.

Pourquoi est-ce que je demeure ainsi dans la peur constante et l'appréhension? Je dois soumettre à ma volonté cette peur panique et cette horreur, tel que je suis, et telle qu'elle vient à moi. Et tandis que je marchais de long en large, cette peur panique et cette horreur est venue à moi. Alors je ne me suis ni immobilisé, ni assis, mais en marchant ainsi de long en large, j'ai plié à ma volonté cette peur panique et cette horreur. (25)

Nous commençons à apprendre ce qu'est la Voie quand nous apercevons la contradiction inhérente en nous-mêmes, non pas la contradiction du bien et du mal, du vrai et du faux, mais la contradiction inhérente à la moindre croyance, à la moindre pensée.

Lorsque quelqu'un me demande, par exemple, si j'ai apprécié la soirée auquel j'ai assisté hier, je me rends compte que je dois répondre que c'était à la fois agréable et assommant, animé et ennuyeux, ceci et cela. Il m'est impossible d'être honnête malgré

tous mes efforts car les possibilités sont multiples tandis qu'il n'y a qu'une seule vérité. Il m'arrive si souvent de ne pas savoir quoi dire alors que je suis prié de le faire. J'entends des gens qui disent du mal de moi et je sais la vérité de ce qu'ils disent, mais je sais aussi que cette vérité est si partielle, si hors contexte; mais l'expliquer serait en soi un mensonge. C'est à partir de tout cela que la peur grandit. "Apprendre n'est jamais ce qui avait été prévu. Chaque pas dans l'apprentissage est une nouvelle tâche, et la peur expérimentée commence à grandir sans merci, sans pitié." (26)

La Peur... agrippés l'un à l'autre, nous traversons des nuits agitées... cette Peur après tout n'est pas ma Peur personnelle - ce n'en est qu'une partie, terrible bien sûr - mais c'est bien plus la Peur de toute foi depuis le commencement du temps. (27)

"La peur de toute foi" - qui aurait su que la foi pouvait contenir autant de peur? Qui aurait su que la peur est la substance de la foi, que de s'éveiller en plein milieu de cette peur est s'éveiller

au beau milieu d'une foi sans limites?

Qu'est-ce qui fait souffrir, qu'est-ce qui s'ouvre béant, prêt à dévorer? La question n'est pas de lutter mais de se demander ce contre quoi ou avec quoi nous devons lutter.

C'est précisément cette question qui, dans un moment d'horreur saisissante, nous précipite dans un monde dépouvu de centre, un monde dans lequel tout ce qui nous donnait la sécurité a disparu. Heidegger parle de cette rencontre avec nous-mêmes comme d'un "effroi". "L'effroi nous rend muets. Parce que ce-qui-est-en-totalité s'esquive, le Rien est forcé à se manifester et toute affirmation échoue devant lui." (28)

Les Japonais emploient le mot makyo et la peur est le visage du makyo. C'est une défaite totale de ce que nous appelons ego. C'est en même temps une victoire pour "Je". "C'est moi (Je Suis); n'ayez pas peur." (Marc 6,51). Cependant, et ceci est la terreur de la situation, ce qu'est ce "Je" n'est pas toujours évident.

...si quelqu'un est soi-même son propre dieu, alors Dieu lui-même, la volonté de Dieu, le pouvoir qui pourrait détruire notre propre système égocentrique, devient un monstre. (29)

De toutes les souffrances, celle-là est la pire et nous fuyons en frémissant avant que le monstre ait à peine commencé à se lever. C'est ici que la foi doit nous soutenir. La foi, non pas en quelque chose - ça aussi est englouti dans le gouffre - ni la foi que nous pouvons échapper au pire, mais la foi que le pire est la preuve de la foi. Le pire, l'horreur de l'engouffrement, c'est le soi qui rencontre le soi dans l'obscurité. La foi est cette obscurité d'où toute lumière tire sa source.

Sixième rayon - La souffrance qui n'a pas de nom

Jésus pleura.

Il y a des moments où l'intensité poignante de notre condition, de notre trop humaine condition, nous saisit. Pendant ces instants notre cœur s'adoucit et nous pleurons, mais nous ne savons jamais si c'est de joie ou de chagrin. Il y a de la joie dans la compassion et il y a du chagrin dans la parfaite insuffisance de toutes nos entreprises. Le Christ pouvait ressusciter les morts, guérir les malades et consoler les inconsolables et cependant, il a pleuré. Kannon a un millier de bras et un millier d'yeux : des bras pour apaiser et étreindre, des yeux pour voir la souffrance du monde; des bras et des yeux

qui naissent du besoin de soulager et de réconforter, qui naissent de la souffrance elle-même.

Le Jataka contient les légendes des réincarnations antérieures du Bouddha. Dans une de ces légendes, on raconte l'histoire suivante. Lors d'une promenade, le Bouddha trouva un bébé-tigre, tout tremblant et gémissant au bord d'un profond ravin. Au fond du ravin se trouvait la tigresse, les yeux fixés sur son petit, prisonnière d'un endroit d'où elle ne pouvait s'échapper. Dans ses efforts désespérés pour rejoindre son petit elle avait épuisé toutes ses forces et elle demeurait là, immobile dans sa frustration, faible et émaciée, enragée par sa défaite. Le Bouddha fut envahi de pitié. Si la tigresse ne trouvait pas de nourriture, elle ne pourrait jamais se sortir du ravin. Si la tigresse ne pouvait se sortir du ravin, le bébé-tigre mourrait. Pour le Bouddha à ce moment-là, il n'y avait qu'une seule chose à faire. Il se jeta dans le ravin, s'offrant lui-même comme nourriture à la tigresse affamée.

La Bodhisattva de la Compassion, avec des bras pour étreindre et des yeux pour voir la souffrance, souffre les douleurs du monde. "Je suis malade parce que le monde est malade." (30) En se sacrifiant elle-même aux angoisses du monde, elle soulage sa propre angoisse qui est l'angoisse du monde vaincu, épuisé dans une rage de frustration, piégé dans le ravin de la séparation.

La pénible montée du Golgotha, la marche pénible ployé sous une lourde croix de bois, l'humiliation et l'indignité, le sacrifice du corps à la populace affamée, et la transformation de tout cela dans un sacrement de miséricorde - en cela, l'Ouest a trouvé une voie par laquelle l'aveugle peut voir et le muet peut parler. Pendant quelques instants bénis, le poids du mystère qui n'a ni forme ni articulation est déposé. C'est de cette façon peut-être qu'on peut dire du Christ qu'il a pris sur lui et soulagé les péchés du monde. Non pas en disant ce qui ne peut être dit, mais en étant ce mot qui ne peut être dit que par la vie même. Même sur la croix, le Miséricordieux renaît constamment; même à la toute extrémité, la Voie est vaste et ouverte; le fer lui-même a la chaleur de la fertilité et de la vie, et le feu de la rage et de la fureur est le pétale délicat d'une rose.

Et toute chose sera bien  
Toute manière de chose sera bien  
Lorsque les langues flamboyantes  
S'infléchiront dans la couronne  
Du noeud ardent et que le feu  
Et la rose ne feront qu'un. (31)

- 
1. Kapleau. Hekiganroku.
  2. T.S. Eliot. "Four Quartets." Traduction Pierre Leyris, dans T.S. Eliot, Poésie (Editions du Seuil, Paris, 1969), p.217.
  3. Jack Henry Abbott. In the Belly of the Beast (New York: Random House Inc. Vintage Books, 1982), p.70.
  4. G.R.S. Mead. Hymn of Jesus (London: John Watkins, 1963).
  5. Sir Edwin Arnold. Light of Asia (New York: Doubleday Publishing Co. Dolphin Books, 1961), p.86.
  6. Quoted by R.D. Laing. The Divided Self, p.78.

7. G.R.S. Mead. Hymn of Jesus.
8. Arthur Miller, *Mort d'un commis voyageur*. Adaptation française Raymond G rome (Th atre I, Robert Laffont, Paris, 1967.)
9. Cyril Connolly. *The Unquiet Grave* (New York: Viking Press Inc., 1962). p.46.
10. Primo Levi. *Survival in Auschwitz* (New York: Collier Books, 1961).
11. Wilfred Owen. "The Strange Meeting." *Collected Works of Wilfred Owen* (London: Chatto and Windus, 1963).
12. Sir Edwin Arnold. *Light of Asia*. p.57.
13. Dante. *La Divine Com die*. Traduction Henri Longnon (Editions Garnier Fr res, Paris.)
14. Thomas de Hartmann. *Our Life with Mr. Gurdjieff* (Totowa, NJ: Cooper Square Publishing Inc., 1964). p.3.
15. Dimock and Levertov. *In Praise of Krishna*. p.21.
16. T.S.Eliot. "Four Quartets".
17. Jean de la Croix. "La mont e du Carmel." *Oeuvres Compl tes* (Editions du Cerf, Paris, 1990) p.654.
18. P.D.Ouspensky. *In Search of the Miraculous* (San Diego: Harcourt Brace Jovanovich Inc., 1949). p.357.
19. Thomas Merton. *Wisdom of the Desert*. (New York; New Directions Publishing Co., 1970). p.61.
20. *Ibid.*, p.39.
21. Hubert Benoit. *La Doctrine supr me selon la pens e Zen*. (Le Courrier du Livre, Paris, 1967). p.283.
22. Fritz Peters. *Boyhood with Gurdjieff*. (London: Victor Gollanez Ltd., 1964). p.96.
23. Merton. *Wisdom of the Desert*. p.55.
24. R.H. Blythe. *Haiku*.
25. F.L. Woodward. *Some Sayings of the Buddha*. (Oxford, England: Oxford University Press, 1973). p.14-15.
26. Carlos Castaneda. *Teaching of Don Juan: A Yaqui Way of Knowledge*. (Berkeley: University of California Press, 1968).
27. Franz Kafka. *Letters to Milena*.
28. Heidegger. *Existence and Being*. p.336.
29. Campbell. *The Hero with a Thousand Faces*. p.60.
30. Robert A.F. Thurman. *The Holy Teaching of Vimalakirti*. (University Park, PA: Pennsylvania State University Press, 1976). p.43.
31. T.S. Eliot. *Quatre Quatuors*. Traduction de Pierre Leyris. (Editions du Seuil, Paris, 1969). p.221.